

DZP, dimanche 14 mars 2021 à 11 heures

Godo : Françoise Kosen Laurent

Le kesa est le vêtement du Bouddha et de tous les disciples du Bouddha Shakyamuni. Il est porté depuis plus de 2500 ans par les adeptes de toutes les écoles du bouddhisme.

Dans l'école Zen, une grande importance est attribuée au kesa en tant que vêtement de la transmission, « Den e », tout comme l'importance accordée à la posture, à la pratique de zazen – la pratique du Bouddha. La transmission de personne vivante à personne vivante est aussi attestée par le kesa.

Cela remonte à Shakyamuni qui transmet son kesa à Mahakashyapa, son disciple qui avait compris son esprit et son enseignement sans paroles : alors que le Bouddha tournait simplement une fleur dans sa main, tous les disciples attendaient des paroles, des explications, et seul Mahakashyapa a souri. Cette compréhension sans paroles atteste la transmission directe de personne à personne. Cette transmission est matérialisée aussi par la transmission du kesa qui s'est poursuivie tout au long des siècles.

La lignée du Zen commence en Chine avec Bodhidharma, qui lui-même apporta la pratique du zazen et du kesa, et ensuite transmet son kesa et son bol à son successeur, Eka.

Cette transmission du kesa, symbolisant la transmission du Dharma, arrivée au sixième Patriarche c'est-à-dire la cinquième génération après Bodhidharma, avait pris une telle importance que Eno, quand son propre maître a reconnu qu'il avait vraiment compris l'essence du Dharma, se trouvait en danger parce que l'assemblée très nombreuse des disciples ne s'attendait pas à cette transmission. Ils ne pouvaient pas comprendre que ce soit quelqu'un de quasi ignorant, pas même moine, qui soit reconnu par leur maître comme étant son successeur. Par la suite bien sûr Eno fut tout à fait reconnu. Mais ce qu'il a vraiment apporté à la transmission du kesa, c'est qu'il a compris que cette importance attachée à l'existence matérielle du kesa pouvait induire totalement en erreur et créer des conflits et dangers qui n'avaient rien à voir avec la transmission profonde de l'enseignement du Bouddha. Aussi, il a déclaré qu'à partir de lui, il n'était plus question d'un seul kesa transmis à une seule personne mais qu'il était important que les kesa soient faits conformément au kesa qu'il avait reçu. C'était une très grande ouverture d'esprit.

Dans la transmission, il est très important d'avoir un esprit ouvert. Et il est très important quand on pratique, d'avoir un esprit large, une compréhension large de ce qu'est la transmission. Cela se passe de personne à personne, de personne vivante à personne vivante, mais ce qui est transmis est beaucoup plus vaste que ce que l'on peut saisir ou connaître d'une personne.

C'est pourquoi on dit que le kesa est le Dharma sans paroles, transmis directement de personne à personne au moment de l'ordination. Quand on reçoit un rakusu ou un kesa, même si on l'a cousu soi-même – ce qui est tout à fait recommandé – on l'a précédemment laissé, on l'a lâché, on l'a remis pourrait-on dire dans les mains de la personne qui va nous le remettre, parce que, à cet instant-là, cette personne n'est pas un godo ou un moine ou une nonne particuliers, cette personne représente Bouddha, et donc, à ce moment-là, on reçoit le kesa, le rakusu, des mains du Bouddha. C'est une transmission vivante mais on le reçoit vraiment du Bouddha, car le Dharma, c'est l'enseignement du Bouddha. On ne reçoit pas l'enseignement de telle ou telle personne, on reçoit l'enseignement du Bouddha. Et l'enseignement du Bouddha, c'est la Loi de

la Vie universelle. C'est donc très vaste. Pour cela il faut avoir l'esprit assez ouvert pour recevoir pleinement le Dharma.

Que ce soit sous forme de kesa ou pendant zazen, il faut abandonner, il faut faire de la place. On parle quelquefois de méditation zen, mais ce n'est pas de la méditation, il n'y a pas d'objet de méditation, au contraire, tout ce qui vous passe par la tête peut disparaître, peut apparaître et peut disparaître. Cette pratique de « seulement s'asseoir » revêtu du kesa, c'est vraiment la pratique du Bouddha Shakyamuni, totalement au-delà de l'idée qu'on en a, de toutes les idées qu'on a, sur l'éveil, le Bouddha, toutes sortes de choses concernant le bouddhisme, toutes sortes d'idées qu'on a sur soi-même. Il suffit de laisser passer, laisser tomber tout ça. Recevoir un kesa, recevoir le Dharma, c'est le contraire d'acquérir quelque chose. C'est être comblé, comblé par le Dharma, comblé par la Vie universelle alors qu'on s'est rendu totalement disponible. Il n'y a rien à faire. Il y a juste à accepter et à faire la place.

Mondo

Si vous avez des questions, c'est le moment.

— *C'est près de toi, sous ta « guidance », que j'ai cousu mes premières lignes de kesa, de rakusu, dans le grand salon du château de la Gendronnière confortablement installé dans ses magnifiques fauteuils. Et chaque fois qu'ensuite j'ai cousu avec toi, j'ai pu apprécier cette ouverture dont tu parlais dans ton kusen. À présent, peut-être vingt-cinq ans plus tard, j'aimerais savoir sur quel point de notre pratique finalement, de notre pratique du kesa, sur quel point nous devrions rester vigilant à maintenir l'ouverture dont tu parlais ?*

— En fait, ce n'est pas séparé du reste. C'est intéressant, tu dis « après vingt-cinq ans » – pour moi cela doit faire un peu plus de quarante... Mais le temps, le temps a une action. Le temps de la pratique, la répétition, de faire zazen, de coudre le kesa, de pratiquer le kesa (pas seulement de le coudre), c'est comme une imprégnation. Cela a une action profonde.

En même temps, nous sommes des êtres humains ordinaires, pas que des bouddhas, alors on a, à côté, des habitudes qu'on a prises, et qu'on mélange quelques fois avec la tradition. Ce qui est bien, c'est que, quand on s'assoit en zazen (à moins qu'il y ait des gens qui s'endorment en grande béatitude à chaque fois qu'ils pratiquent), généralement on se « voit » soi-même, on est très intime avec soi-même, et comme en même temps il peut y avoir des certitudes ou des habitudes qui s'instaurent, qui rétrécissent un peu l'esprit, c'est grâce à zazen qu'on le voit. Je peux l'observer chez une personne qui coud le kesa, qui aime coudre le kesa, mais qui ne fait plus zazen, ou moins zazen, elle aura ce problème. C'est zazen qui permet de tout lâcher justement. Alors évidemment, moi je peux l'enseigner même pendant la couture du kesa, mais pour ma part c'est au bout de plusieurs décennies que je me suis vraiment rendu compte qu'à chaque point, le point est vraiment fini et on passe à un autre point. Cela résonne avec l'enseignement du Bouddha, avec « ici-et-maintenant », avec le zazen, avec tout ce que j'avais pu entendre.

Voilà, c'est différent pour chacun. Cependant, la vigilance c'est de toujours « revenir à », revenir à la posture, revenir à la condition normale disait Deshimaru, c'est-à-dire qu'à chaque instant les obstacles sont différents. Par exemple, pendant longtemps j'ai eu beaucoup de problèmes avec la posture de zazen. Comme Deshimaru avait dit un jour : « Vous avez de la chance quand vous êtes jeune car après c'est terrible quand on vieillit », je me disais : « Mince, c'est déjà terrible alors que je suis jeune, alors en vieillissant... » En fait, c'est vrai ! Mais d'un autre côté,

d'avoir continué pendant longtemps avec les hauts et les bas que j'ai traversés, physiquement et autres, quelque chose a changé. Cette pratique n'est pourtant jamais acquise, puisque d'ailleurs le corps change, l'esprit change. Rien n'est acquis et en même temps c'est ça la transmission, c'est de poursuivre, de reprendre à chaque fois, mais à chaque fois avec fraîcheur. Alors, il est inévitable que quelquefois on s'assoit sur ce qu'on a acquis parce qu'on acquiert une connaissance ou une habileté au niveau technique. Et on a ce côté, très humain, très ordinaire, de dire « c'est mon truc ». Mais comme par hasard (pour moi c'est un des mérites du kesa), par des rencontres ou par des lectures ou par un problème que pose le kesa lui-même dans sa fabrication, ce sont justement ces occasions qui nous amènent à remettre en question notre « installation » dans la pratique. Le problème c'est de s'installer. En même temps, la posture est stable. C'est bien, on est ancré. Mais s'installer, c'est autre chose. Cette subtilité s'explique peut-être plus facilement dans le domaine du zazen que du kesa.

— *J'ai une question un peu pratique par rapport au contexte actuel : je connais des pratiquants qui ont envie de coudre et de commencer quelque chose, ou de continuer, et en fait, je leur dis de patienter. Je voulais savoir, car il y en a qui ont vraiment envie de coudre et du fait de la distanciation, nous n'avons pas des ateliers tout le temps, quelle est la meilleure approche à leur proposer ?*

— Eh bien, là effectivement, cela dépend de chaque cas. Ici, dans ce lieu, actuellement, il y a uniquement le culte qui est possible. Et j'imagine que ce n'est pas possible, même à deux personnes, de dire : « Eh bien voilà je te donne un cours particulier. »

On essaye un petit peu... mais on apprend la patience...

Oui, mais en fait, c'est pas mal parce que franchement, ici, c'est un dojo dans lequel il y a eu quasi toutes les semaines la couture du kesa, et j'ai connu tellement de gens qui n'en profitaient pas, de cette possibilité. « Oui, je ferai, je le ferai... » et là tout d'un coup, ce n'est plus possible. C'est très bien en réalité ! Ce qui est très bien, ce n'est pas qu'on ne puisse pas le faire mais que cela arrive et que les gens puissent comprendre que ce n'est pas si évident. Car je rencontre parfois des personnes dans des stages que je donne et qui habitent un endroit tellement écarté où il n'y a pas de dojo à proximité ; pour elles, effectivement, faire un rakusu ou un kesa, c'est un terrible problème d'organisation, donc elles sont obligées... elles prévoient... elles viennent à des stages. À Paris, il y a beaucoup de zazen possibles, il y avait la couture du kesa possible, et tout à coup, les zazen sont possibles, mais la couture n'est pas possible.

En même temps, je pense que cela ne va pas empêcher les gens ou les faire renoncer. Si cela les fait renoncer à coudre un rakusu ou un kesa, c'est que ce n'était pas très important. Là, effectivement, tu ne peux que leur dire qu'il faut patienter.

— *Peuvent-ils avancer ? Car il y en a qui ont envie d'avancer ! Même s'il faut souvent leur faire refaire une partie...*

— Si tu veux... Quand j'ai appris à faire mon premier rakusu, ce n'était pas les mêmes conditions. Je travaillais, je venais le matin au zazen, il n'y avait pas tout cet environnement, bien sûr. Juste après, en prenant un café, je montrais ce que j'avais fait à une personne qui me disait « oui c'est bon » ou « non c'est faux ». Et je repartais... C'était aussi d'autres circonstances, et cela ne m'a

pas empêchée de le faire. Rien n'empêche de le faire. Par contre, on est obligé de tenir compte des circonstances, surtout par rapport au lieu.

— *Tout comme pour Patrick, c'est toi qui as coupé mon kesa, et aidé à le coudre, et je t'en remercie. Sinon, ma question, est la suivante : est-ce que tu as une opinion sur les sanghas et les couleurs des kesa : les sanghas où on peut avoir un kesa bleu, dans le Theravada, je crois qu'ils sont marron, chez les Tibétains, ils sont jaunes... Bref, ce sont différentes couleurs, et là, dans le zen, il y a aussi différentes couleurs selon les sanghas...*

— Dans le Theravada, c'est ocre... Disons que ce n'est pas le fait d'avoir une opinion, mais effectivement j'ai eu le temps de connaître un peu, enfin cela m'intéresse. Et ce qui m'a surtout intéressée, c'est de dépasser les contradictions. Je ne vais pas te raconter tout ça dans le détail car c'est un peu long, je dirai que ce qui en fait unit tout cela, c'est que la couleur du kesa n'est jamais une couleur primaire, jaune primaire, rouge primaire ou bleu primaire, mais toujours une couleur qui a été mélangée, cassée. Et ça, c'est quand même assez universellement suivi dans toutes les écoles du bouddhisme.

Ensuite, il y a aussi cette notion de couleur de la terre : comme toute cette tradition vient de l'école du Bouddha et que je connais un peu les techniques des teintures de l'époque, ta question rejoint celle de la teinture. Parce qu'au départ, les moines portaient des tissus qui étaient teints. Donc il y a le côté ocre et aussi toutes ces teintures un peu couleur de la terre... Dans certains sùtras, cela évoque que l'on est « couvert par l'univers », on pourrait presque dire par la nature. Cela aussi peut expliquer ces couleurs ocre des pays de l'extrême Est. Par la suite, lorsque que le kesa est arrivé dans les pays où il y avait d'autres vêtements en-dessous parce qu'il faisait plus froid, sont apparues d'autres couleurs. On dit par exemple que, quand Bodhidharma est arrivé en Chine, son kesa était plutôt vert très foncé, un vert-bleu-noir, quelque chose comme ça. Et c'est peut-être ce qui s'est transmis dans cette lignée-là. Mais si tu veux, ce qui est assez universel est le fait que c'est d'abord une couleur foncée ou tout au moins grisée, ce n'est pas en tous cas une couleur primaire. Pourquoi en fait ? Parce que du temps du Bouddha, c'est simple, tout vêtement ou tout tissu de couleur primaire ou même blanc, ou même noir très foncé, était un tissu cher, riche. Quand on étudie un peu les teintures végétales, enfin naturelles, on sait cela. Griser la couleur fait donc perdre la valeur ordinaire, mondaine, d'un tissu. C'est ça le sens ou l'esprit du Bouddha dans le kesa. Le kesa, c'est le vêtement de l'abandon du désir.

— *Mais ceux qu'on fait, le noir, c'est primaire... ?*

— Comment nous en sommes arrivés au noir... Nous sommes rattachés à l'école Sôtô qui est japonaise et qui a adopté, il y a finalement peu de temps, un code de couleurs assez précis, dont le noir. Mais il faut savoir que même dans les sùtras, on dit « le vêtement blanc, le vêtement noir » : le vêtement blanc symbolise le laïc, alors que le vêtement noir – c'est traduit « noir » mais c'est « foncé » –, c'est justement le kesa. Parfois en parlant des moines, on dit « ceux qui sont en vêtement noir ». Il faut savoir aussi que ça fait depuis peu de temps, et par la chimie, qu'on a du noir très très foncé. Avant, ce n'était pas possible.

Donc nous en sommes là : noir. C'est vrai que du temps de maître Deshimaru, il n'y avait pas que du noir, c'était noir ou marron ou gris, mais foncé. Et plus tard, certains godos de l'AZI, en relation avec les autorités de l'école Sôtô, se sont alignés sur l'usage du noir.

D'un autre côté, je dirais que l'avantage du noir, c'est qu'on ne choisit pas. Je me souviens de l'époque, après le décès de maître Deshimaru, où justement il y avait le choix entre noir ou marron. Je voyais tellement les gens rechercher des couleurs : « Mais moi je voudrais ce marron, ce gris, etc. » Il y avait tellement de désir autour des couleurs que je disais : « Mais prenez donc du noir ! Comme cela, on arrête le désir. » Après, quand on dit : « Ah, c'est que noir ! » ou alors : « Je veux un noir très profond ! » c'est toujours le désir qui revient d'un côté, mais c'est bien de lâcher ça, en fait de ne pas « rechercher » une couleur : cette recherche rejoint ce que demandait tout à l'heure Patrick. C'est intéressant d'ailleurs dans la pratique, à la fois on s'intéresse, on veut trouver le vrai kesa, et à ce moment-là on s'attache et là ça commence à ne pas aller. Donc il faut savoir lâcher. Mais lâcher ne veut pas dire s'en moquer ou se dire que cela n'a pas d'importance et qu'on fait ce qu'on veut. C'est très intéressant, et c'est toute la pratique qui est ainsi. Comme dans le corps, quand on dit « redresser la colonne vertébrale », si tu es tendu ce n'est pas bon, l'important c'est le juste tonus. C'est comme en kinhin, quand on dit « pressez », ce n'est pas presser en se contractant, mais presser en sentant la détente, et en même temps la colonne est droite. C'est ça la pratique en fait.

— *Quelqu'un a emprunté mon kesa à mon insu, ce qui n'est pas... mais il a été brûlé. Tu vois, il y a eu des escarilles, et je ne sais pas quoi faire. Est-ce que je le laisse comme cela, mais j'ai peur que les trous s'élargissent ? Qu'est-ce que je peux faire d'autre ?*

— Ah oui, je vois. Tu peux mettre une petite pièce derrière.
C'est tout ? C'était ma question...

Tu dis : « On me l'a emprunté. » Tu l'avais laissé là [sur les étagères à kesa du dojo] ?

— *Oui.*

— Ça, c'est intéressant. Quand on reçoit le kesa lors de l'ordination, on ne peut pas dire que ce kesa nous appartienne. En fait, on est bien en lien avec ce kesa, et ce kesa nous protège. Mais on ne peut jamais dire qu'on possède un kesa.

Ici, c'est un lieu où *a priori* on protège le kesa. Mais protéger le kesa ici, c'est protéger tous les kesa, pas seulement son propre kesa.

Il est vrai qu'on a une intimité très forte avec le kesa qu'on porte pendant zazen. Alors, effectivement, la moindre des choses est de le respecter. Il peut arriver que quelqu'un ait besoin d'un kesa. Et il n'y a pas de souci dans le fait d'emprunter un kesa, si cette personne le fait avec beaucoup de respect, et sait bien comment faire. C'est pourquoi il est important, dans un endroit comme celui-ci, d'enseigner le kesa, d'enseigner les manières, la signification du kesa. Sinon cela devient une partie de la « panoplie » et il n'y a pas de raison d'y faire attention ou de ne pas y faire attention : on n'y pense pas. En fait, le kesa, c'est justement très vivant. Donc la personne qui l'a emprunté a dû être bien embêtée (en fait je n'en sais rien), en tous cas elle ne l'a pas dit et dans un sens voilà : maintenant toi tu le ré pares, tu en prends soin, et ça continue, c'est bon...

— *Dans une période de distanciation, et d'isolement, et parfois de baisse de motivation, comment maintenir la relation de maître à disciple ?*

— Mais d'abord en faisant zazen, et puis après, par n'importe quel moyen ! Tu poses la question en tant que maître ou en tant que disciple ? (*Rires*)

Eh bien justement, un maître, c'est à la fois une personne ordinaire, et puis un maître dans le sens où c'est le représentant de Bouddha, l'intermédiaire, le chaînon, le maillon de la chaîne.

En dehors de zazen, on va penser à la personne, on va penser à soi, on va penser de personne à personne, cela devient compliqué et puis on se voit moins...

Si cela vient du zazen, il n'y a pas de souci, parce que le maître fait zazen, le disciple fait zazen, même s'ils ne sont pas au même endroit, même si ce n'est pas au même moment, ils font zazen, il n'y a pas de souci.

C'est comme la Sangha ! Maintenant on dit toujours *des sanghas*, avec un petit s au début et un s à la fin, ça me fait bien sourire : la Sangha est un des Trois Trésors, il y a un S majuscule au début et pas de s à la fin ! La Sangha, c'est Bodhidharma, c'est tout le monde depuis avant le Bouddha Shakyamuni, et ça va continuer, je l'espère pour l'humanité, pendant très longtemps. C'est large, il faut voir large ! Mais pour voir large, il faut pratiquer zazen, sinon on est trop pris par nos affects, par nos craintes, par les conditions du moment, donc les distanciations et tout ça. Mais justement, ces difficultés actuelles, comme le fait de ne pas pouvoir apprendre à coudre le kesa, nous obligent à continuer quand même ! Donc forcément à s'élargir. Si on pense juste : « Je continuerai quand même, je fais comme ça, je vais tenir trois mois... » et puis manque de chance, il y a encore autre chose... Non, il faut voir plus large ! Plus large !

En fait, *a priori*, l'ordre cosmique ne s'arrête pas, ne se met pas dans une boîte ! Nous ne voyons que les choses à notre façon, et c'est normal. On était habitué à quelque chose, on projette quelque chose, on se dit « tiens je vais faire tel stage ou telle sesshin », et tout d'un coup cela n'a pas lieu... et c'est exactement l'enseignement du Bouddha sur l'impermanence et sur l'ici et maintenant. Donc en fait, je ne vois même pas de quoi on peut se plaindre !

Bon dimanche !